

L'ÉVADE DU GOULAG

L'incroyable épopée d'un Arménien de France

C'est une histoire unique et extraordinaire qu'a vécu Haroutioun Ténékedjian, un Arménien de France rapatrié en Arménie en 1947, puis évadé d'URSS devenue une grande prison pour les peuples. Si nous avons voulu raconter cette histoire aujourd'hui, 55 ans après les faits et plus d'une décennie après l'effondrement de l'Union soviétique et de son système concentrationnaire, c'est pour ne pas oublier tout le mal qu'ont engendré les systèmes totalitaires (dont certains persistent encore sur notre planète).

Haroutioun est un véritable héros car il fait partie des quelques rares personnes qui ont réussi à vaincre le rideau de fer bolchévique, là où des milliers et des milliers ont échoué. Malheureusement, beaucoup de jeunes rapatriés arméniens ont péri sous les balles des gardes frontières soviétiques. Ne les oublions pas!

Haroutioun Ténékedjian est un rebelle, un insoumis. Toute sa vie a été une rébellion contre l'injustice. Déjà sous l'Occupation, en 1943, à 21 ans, il refuse d'aller travailler en Allemagne dans le cadre du travail obligatoire. «*Nombreux étaient ceux qui avaient peur mais qui sont tout de même partis. Moi j'avais peur aussi, mais j'étais plus tenace*», explique Haroutioun. Dans un premier temps, il se présente au 25 quai d'Orsay, suite à une convocation de la Gendarmerie nationale d'Alfortville. Il se voit alors privé de sa carte d'identité, celle-ci étant confisquée par les gendarmes, qui promettaient de la lui rendre en Allemagne une fois qu'il se serait présenté pour le travail obligatoire. Mais Haroutioun ne partira pas en Allemagne et, en conséquence, il restera sans papiers jusqu'à la Libération.

Né en 1922 à Keremet, un petit village près de Bursa, à une époque où sévissaient encore des massacres d'Arméniens, il a été recueilli avec ses parents par un bateau grec; il avait trois mois. Ils laissèrent derrière eux tout ce qu'ils possédaient (vache, moutons, terrains, jardins d'oliviers, vignobles, nous dit-il). «*Ma mère m'avait pris dans ses bras en marchant avec mon père dans l'eau pour échapper aux coups de sabre des Turcs*», raconte Haroutioun. Il avait trois ans quand son père décède en Grèce, et c'est en 1926 que Haroutioun arrive en France avec sa mère.

En 1929, il entre à l'orphelinat Karagueusian, «*un bienfaiteur avec un cœur en or*», qui accueillait aussi bien les enfants des familles défavorisées que les orphelins. A 14 ans, en 1936, il quitte l'orphelinat avec un certificat d'études d'enseignement général. Sa mère s'installe à Alfortville avec des compatriotes de son village natal. Elle travaille bientôt dans la confection pour survivre. Inutile de dire que la vie n'était pas



Le 28 août 1947. Trains de Paris et de Lyon à la gare de Marseille.

très facile pour ces réfugiés.

Après la guerre, lorsque les sirènes de la propagande soviétique se font entendre en vantant les «*mérites*» de l'Arménie soviétique, Haroutioun décide de suivre le mouvement de rapatriement. «*Je savais que l'Arménie soviétique n'était pas parfaite, mais je me disais - même si je ne vis pas là-bas tout a fait bien, je m'en fous, je serai au moins dans mon pays.*»

C'est à 25 ans, en décembre 1947, que Haroutioun prend le bateau à Marseille pour partir en Arménie, avec le second (et dernier) convoi, en laissant sa mère en France. Il ne sera pas le seul, car environ 120 000 Arméniens de toute la diaspora (excepté de Turquie), dont 7500 de France, répondront à «*l'appel de la patrie*» entre 1946 et 1949.

Arrivé à Batoumi (Géorgie), ce fut la douche froide car il fut déjà prévenu par des copains de France, venus avec le premier convoi, qui étaient là pour les accueillir. «*Il faut se taire, se serrer la ceinture et surtout ne pas essayer de s'enfuir, parce que même un oiseau ne peut franchir le rideau de fer, me disaient-ils. Mais dans ma tête j'avais déjà décidé de tenter un jour de passer la frontière.*»

L'Évadé du Goulag

Haroutioun s'installera près de Gumuchguès, sur la route du lac Sevan, chez une tante maternelle, venue de France en 1936. Très vite, il constate la situation désastreuse de l'Arménie de l'époque. C'était après la guerre, la situation en Arménie n'avait rien de comparable avec celle de la France. Ce fut la désillusion totale pour tous les rapatriés. A part la misère insupportable, il y avait aussi le dur régime totalitaire de Staline et l'impossibilité de sortir du pays.

« C'était le jour et la nuit. Tout nous était hostile. Les voleurs étaient aux aguets, ils pillaient, ils volaient. Nous faisons la queue pendant 5-6 heures, et lorsque notre tour arrivait, nous n'arrivions pas à avoir notre pain... noir ! » se souvient Haroutioun.

Sa première tentative d'évasion se passe à Batoumi. C'est là aussi qu'il a eu sa première confrontation avec les policiers soviétiques. Le port de Batoumi, en Géorgie, se trouve tout près de la frontière turque. La ville était très surveillée par la police, l'armée et les services secrets (à l'époque le NKVD), et il fallait un laissez-passer spécial pour y aller. En descendant du train à Batoumi, Haroutioun n'avait auprès de lui qu'une carte géographique de la frontière turque, qu'il laisse tomber de ses mains en voyant les policiers. Après l'avoir fouillé et posé un tas de questions, ils lui recommandent de quitter la ville dans les 24 heures, sinon c'était la prison. « J'ai compris que je n'avais aucune chance du côté de Batoumi », raconte-t-il.

De retour en Arménie, pour éviter le contrôle policier, il descend du train à Djadjour, près de la ville frontière de Leninakan (actuellement Gumri). « C'est la Sibérie de l'Arménie, en avril il y avait un mètre de neige », explique Haroutioun. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits il marche le long du chemin de fer en direction de Leninakan et vers cette chaîne de montagne qu'on voit de Leninakan et qui continue en Turquie.

Mais comme il faisait nuit, Haroutioun tombe dans les marécages jusqu'aux genoux. Il tente d'avancer quand même mais il entend soudain les aboiements

des chiens des gardes frontières.

« J'ai sorti mon couteau, je me suis accroupi, ils ont tourné autour de moi et sont passés à quelques mètres seulement. Après, c'est une jeep qui est venue inspecter en braquant ses phares dans tous les sens, mais elle ne m'a pas repéré ».

Un peu plus tard, à environ 500 mètres de la frontière, un berger le voit. « Il s'est approché de moi, précédé de ses trois gros chiens. Dans ces endroits-là tous les bergers ont des ordres de collaborer pour arrêter les rapatriés qui cherchent à passer la frontière. Ils ont même droit à des primes », explique-t-il.

Haroutioun essaie de se défendre en faisant tourner la corde qu'il avait prise avec lui et au bout de laquelle il avait attaché une grosse pince (qui devait lui servir à couper les barbelés).

« J'étais arrivé à la frontière, quand le berger a couru vers moi. Avec son gros bâton il m'a frappé un coup sur la tête. Il était très méchant. Alors, je me suis énervé et je l'ai frappé violemment avec ma corde. C'est lui qui s'est écroulé et j'ai pu continuer à avancer. Je suis arrivé à environ 30 mètres de la rivière Arpatchaï. En face, de l'autre côté de la rivière, il y avait... les ruines de la ville d'Ani, je voyais la cathédrale que j'ai reconnue en me souvenant de mes livres de l'école Karagheusian ».

Mais, malheureusement, à ce moment il voit devant lui deux gardes frontières russes avec leurs chiens.

Haroutioun est arrêté et embarqué à la prison de Leninakan, puis transféré à Erevan dans les sinistres caves du NKVD, rue Nalbandian, avec l'accusation « agression sur un citoyen soviétique et violation de la frontière ».

Haroutioun finit par avouer sa tentative d'évasion. Il savait que la peine maximale était à l'époque de trois ans pour les « nouveaux venus ».

(Suite dans notre prochain numéro)

Propos recueillis

par Rousane Guréghian

Dons de documents

Dickran Dickranian (Londres)
- archives (mémoires, livres)
Mme Domanian - manuscrits
de son père
Mme Yeramian - photo du
XIXe siècle
Serge Carcian - livres et documents divers

Abonnement

8 numéros - un an : 12,16 Euros
Adresse le règlement à l'ordre du
CRDA
9, rue Cadet 75009 PARIS

Nos Donateurs

M. et Mme Darakdjian Khatchig: 76,22 €
Gourbetian Jacques: 76,22
Deyirmendjian Jacques: 76,22
Tavitian Yves: 76,22
Djin Guederian Garbis: 100
Meghrublian Sonia: 25
Arakelian Jean: 25
Mouradian Hasmik: 22,87
Tcherbachian Roger: 22,87
Kebadian Aida: 22,87
Kebadian Ani: 22,87
Pamboukdjian Iskouhie: 22,87
Catherine Artinian: 45,73
M. et Mme Doneyan Leroux: 45
Martirosian Kariné: 45
M. et Mme Della Monta F.: 45,73
Malleval Camille: 22,90

CRDA

Centre de Recherches sur la
Diaspora Arménienne
9, rue Cadet 75009 Paris

Horaires: lundi au vendredi
10h - 18h; bibliothèque ouverte pour
consultation du lundi au vendredi
! 5h - 18h
Tél : 01 42 46 05 58
Fax : 01 42 46 33 78
E-mail : crda.fr@wanadoo.fr

Directeur de la publication:

Jean-Claude Kebedjian

Directrice de la rédaction:

Rousane Guréghian

Maquette: Meliné Papazian

Correcteur : Georges Bellet

L'ÉVADE DU GOULAG

Voici la suite et la fin de l'incroyable épopée de Haroutioun Ténékedjian, un Arménien de France rapatrié en Arménie en 1947, puis évadé d'URSS devenue une grande prison pour les peuples. Si nous avons voulu raconter cette histoire aujourd'hui, 55 ans après les faits et plus d'une décennie après l'effondrement de l'Union Soviétique et de son système concentrationnaire, c'est pour ne pas oublier tout le mal qu'ont engendré les systèmes totalitaires (dont certains persistent encore sur notre planète), ainsi que tous ceux qui ont péri sous les balles des gardes frontières soviétiques en essayant de franchir le rideau de fer.

Haroutioun fait partie des quelques rares personnes qui ont réussi là où des milliers ont échoué. Dans un premier temps en essayant de franchir la frontière près de Leninakan (actuellement Gumri), il est rattrapé par des gardes-frontières et embarqué à la prison de Leninakan, puis transféré à Erevan dans les sinistres caves du NKV, où il finit par avouer sa tentative d'évasion.

... Les peines étaient relativement légères pour les rapatriés qui tentaient de s'évader dans les premières années, mais elles seront beaucoup plus lourdes quelques années plus tard et iront même jusqu'à la peine capitale pour délit de... haute trahison ! Toujours est-il qu'en 1949, les prisons seront déjà archi-pleines de jeunes rapatriés ayant tenté de passer la frontière.

« Dans les caves du NKVD, se souvient-il, il y avait avec moi des anciens prisonniers de guerre. Les autorités soviétiques les avaient assuré qu'ils pouvaient retourner chez eux sans crainte. Ces soldats arméniens qui avaient connu tous les malheurs de la guerre seront condamnés jusqu'à 25 ans de travaux forcés, pour la seule faute d'être tombé entre les mains de l'ennemi ! »

Haroutioun sera condamné à... 2 ans de travaux forcés !

Il purgera sa peine dans le Ve camp de travail qui se trouve à Erevan même, près de l'usine de caoutchouc.

« Tous les matins on nous conduisait sur les chantiers de construction. C'était très dur, il fallait porter des grosses pierres avec des brancards. Certains ne résistaient pas. »

En très peu de temps Haroutioun avait compris toutes les subtilités de la vie pénitentiaire. « Il me restait quatre jours pour être libéré, raconte-t-il. Mais je disais autour de moi qu'il me restait quatre mois, afin d'éviter des provocations et des bagarres qui m'auraient fait reconduire ma peine. »

En sortant de prison, Haroutioun trouve un travail, mais l'idée de l'évasion ne le quitte jamais. Bientôt il en parle avec des copains rapatriés comme lui de France (parmi eux un ancien soldat d'Andranik et de Mourad). Ils se réunissent chaque dimanche au « Marché Noir » (là où les rapatriés vendent leurs biens pour subsister). A cette époque, les mouchards de la police secrète pullulaient, même parmi les rapatriés, mais Haroutioun était très prudent. Il faisait entière confiance à un copain venu d'Égypte, un ancien chimiste, travaillant comme gardien dans une école maternelle, très instruit, intelligent et gentil. Il loua avec lui un logement dont ils partageaient les frais. Il lui proposa même de s'évader avec lui.

Un jour, la directrice politique de l'atelier où il

travaillait lance une provocation en direction des rapatriés (appelés « aghpar » par les gens du pays) : « Les nouveaux venus discréditent les Arméniens, puisqu'ils veulent s'évader de leur patrie ! ».

Haroutioun ne peut s'empêcher de répondre : « Ce n'est pas une patrie, c'est une prison ! C'est pour cela qu'on s'évade ! », dit-il.

Sans même se cacher, la directrice rédige immédiatement son rapport et va le dénoncer. C'était en 1952. « Il était presque midi, mais il fallait encore deux bonnes heures pour que les policiers puissent m'arrêter », raconte Haroutioun.

C'est l'occasion idéale pour mettre à exécution son plan d'évasion minutieusement préparé avec son copain. Un plan très audacieux et original.

« Mon plan était d'arriver en train au Turkménistan et de descendre à Marri, la deuxième ville après Achkhabad, qui est aussi une ville militaire. A Marri, il y a une ligne de chemin de fer directe pour l'Afghanistan, mais comme elle est très surveillée par des gardes-frontières, nous avons fait de l'auto-stop en camion en nous dirigeant vers le sud. A 180 kilomètres de la frontière de l'Afghanistan, nous avons continué notre route à pied. Nous étions déjà dans le désert de Karakoum, en plein mois de juillet, il faisait très chaud. Mon copain devenait de plus en plus nerveux, car il avait soif. Il avait aussi très peur et décida finalement d'abandonner. »

Haroutioun continue son chemin, désormais seul. Il arrive dans un village où il se ravitaille un peu, mais il tombe nez à nez sur un policier. N'ayant pas de laissez-passer, il est immédiatement arrêté. « Je cherchais du boulot », répond-il aux nombreuses interrogations des policiers. De Takhtabazar il est transféré ensuite à Marri la ville militaire où se trouvait la prison du NKVD. La prison est surpeuplée, il y a un lit pour deux prisonniers.

« Nié znaïou, nié panimaïou (je ne sais pas, je ne comprend pas) » répond-il aux interrogations interminables durant deux mois.

« Je n'avais pas le droit de m'allonger, de m'endormir, même de fermer les yeux. Dès que je posais ma tête pour dormir, Haroutioun ! Appelait le gardien. Il y avait beaucoup d'Arméniens qui travaillaient au NKVD là-bas. Par solidarité, l'un d'eux me frappait doucement », raconte-t-il.

Les policiers de Turkménistan n'ont rien pu savoir de plus sur lui. Grâce à une erreur d'orthographe sur son nom, *Dénékedjian*, au lieu de *Ténékedjian*, le NKVD d'Arménie n'a pas pu renseigner les Turkmènes. Mais il est quand même jugé et condamné à trois ans de travaux forcés, et se retrouve dans un camp de travail à Achkhabad en juillet 1952.

Quelques mois après, en mars 1953, les haut-parleurs du camp annonce la mort de Staline. « *Nous étions contents car nous pensions que nous allions bientôt être libérés. En effet, deux mois après j'étais libéré.* »

Mais l'obsédante idée d'évasion de l'Union Soviétique ne fait que se renforcer de plus en plus en lui. Grâce à des renseignements obtenus en prison par un ancien berger sur la frontière entre l'Afghanistan et l'Iran, Haroutioun prépare un nouveau plan d'évasion. Ce nouveau projet prévoit de traverser un désert avant d'arriver à la rivière Tedjène sur la frontière.

Quelques temps seulement après sa libération, Haroutioun prend le chemin du désert en pleine nuit. « *Il n'y avait aucun village sur mon chemin, aucun cours d'eau, aucune végétation. Sur la carte que j'avais étudiée, il y avait moins d'un habitant au km². Personne, n'était passé par là avant moi. Pour me protéger du soleil, je creusais le sable, je faisais un petit mur, je rentrais dedans. J'avais une petite vareuse, je me couvrais pour que le soleil ne me tape pas. J'ai eu de la chance qu'il n'y a pas eu d'animaux sauvages, et de...serpent !* »

Pour se repérer, il observe les étoiles, la lune, la direction du vent. Bientôt sans eau ni nourriture (heureusement que dans les camps il s'était entraîné à travailler sans manger ni boire), il commence à se décourager. « *Parfois je n'avais plus le moral, je pensais, que si je voyais un paysan ou un berger, je allais me rendre. Mais je me disais aussi: si je ne marche pas, je vais crever de faim.* »

Il décide alors de tenir le coup le plus longtemps possible. A l'aide d'un torchon propre, il ramasse et boit l'eau de pluies après une orage et commence à manger un petit peu de verdure qu'il trouvait sur son chemin. C'est la septième nuit qu'il commence à s'approcher vraiment de la frontière. Il marche encore et encore jusqu'à ce qu'il arrive à ces larges bandes frontalières où la terre versée prend vos empreintes, si vous marchez dessus. Mais notre fugitif est trop intelligent pour tomber dans ce piège: « *Quand je suis arrivé sur les pistes de terre spécialement préparée pour les empreintes de pas, au lieu de marcher en avant j'ai marché en arrière, pour faire croire que c'est de l'autre côté, c'est de l'Iran que quelqu'un est rentré en Union Soviétique* », raconte Haroutioun.

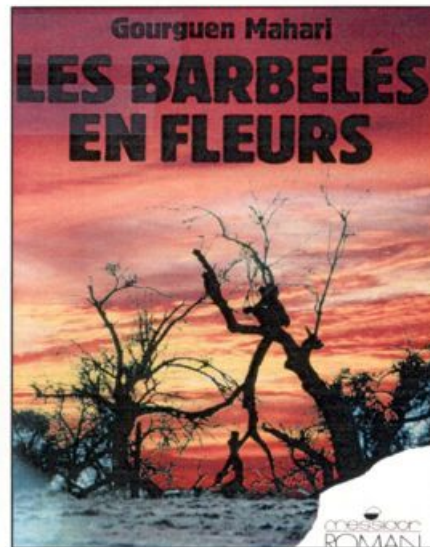
Il restait encore les quatre lignes de barbelés à franchir. « *J'ai touché les barbelés il n'y avait pas d'électricité, alors je les ai écartées et je suis passé à travers. Je me suis jeté du haut d'un rocher pour aller vers la rivière. J'ai plongé dans l'eau avec mes vêtements et traversé le torrent à la nage. Sur l'autre rive, j'étais en...Iran !* »

Il était tombé sur un village. Après avoir été accueilli et nourri par le berger du village (il n'avait pas mangé depuis douze jours), Haroutioun est emmené dans un centre militaire. « *Je suis français* » déclare Haroutioun en répondant aux questions des militaires. « *Si j'avais dit Arménien, ils m'auraient refoulé.* » Ce qu'ils n'ont pas su, c'est que en réalité Haroutioun Ténékedjian était réfugié arménien et n'avait pas la nationalité française, puisqu'il n'était pas né en France. Avec sa mère ils n'avaient jamais fait leur demande de naturalisation.

Quelques jours après, Haroutioun est transféré à Téhéran, puis gardé dans un camp avec d'autres évadés (il y avait aussi de faux évadés) de l'Union Soviétique.

C'était en 1953, l'Iran était sous le pouvoir de Mossadegh. Des accords existaient entre l'Iran et l'URSS selon lesquels les évadés étaient systématiquement refoulés vers l'URSS, et c'est ce qui attendait Haroutioun.

En attendant, la prison iranienne n'était en rien comparable avec celle de l'Union Soviétique. Les prisonniers avaient la radio, ils avaient le droit d'acheter les journaux, de circuler d'une cellule à l'autre, de parler entre eux, etc.). Heureusement pour Haroutioun, le pouvoir de Mossadegh devenait de plus en plus instable en Iran et le shah allait revenir en force. Grâce aussi à une grève de la faim et à des bakchichs, Haroutioun parvint enfin à correspondre avec sa mère restée en France. ▶



«... Et les barbelés chantaient, un chant rouillé, sanglant, et le sang était noir.»

Les Barbelés en fleurs, de l'écrivain arménien Gourguen Mahari, est l'un des plus grands témoignages sur la réalité soviétique sous Staline.

Traduction de Pierre Ter Sarkissian. Edition Messidor. En consultation au CRDA

L'ÉVADE DU GOULAG

► Dans les lettres écrites à sa mère, Haroutioun avait expliqué qu'il était considéré par les Iraniens comme un espion soviétique et avait demandé de faire le nécessaire pour le faire libérer. « *Les Iraniens n'avaient pas la preuve que j'étais de nationalité française. L'ambassade de France n'arrivait pas à le confirmer, mais ne donnait pas une réponse négative non plus.* »

En réalité, la France refusait de lui accorder le visa d'entrée, malgré les multiples demandes faites par l'avocat de sa mère.

Mais un jour tout change, puisque tout à fait par hasard, elle révèle à cet avocat le refus de Haroutioun d'accomplir le service du travail obligatoire en Allemagne nazie pendant l'Occupation.

« *Il fallait dire ça plutôt...!* » s'exclame alors l'avocat. Et quand ce dernier retourne au ministère avec les copies prouvant ce refus, à la minute même on lui accorde le visa d'entrée (plus tard, grâce à ce même document, il obtient aussi la nationalité française).

Haroutioun arrive en France le 7 décembre 1955, après huit années de souffrances, après tant de déceptions et de vains espoirs. Miraculeusement, il a eu la vie sauve, contrairement à d'autres. Il aura passé cinq ans au Goulag soviétique, et près de trois ans dans les prisons en Iran. En tout, huit années gâchées de sa vie.

En France, il travaille et cherche à gagner tranquillement sa vie. Il est apâché comme en Arménie. Mais il est dénoncé de la part de « *certaines membres* » de la communauté comme un... espion soviétique !

Un jour, son patron lui dit : « *Tu sais, les inspecteurs de police sont venus et ils ont demandé si tu es communiste et espion.* »

Mais les dénonciations de ce genre ne l'impressionnent pas : « *J'é n'ai jamais fait de politique... je suis un peu rébelle, révolté de tout ce qui ne me plaît pas* », explique-t-il.

Révolté en Arménie où tout allait très mal et où tout était difficile, révolté pour les injustices rencontrées au quotidien, ou plus grave, quand on ne respecte pas le souvenir de nos martyrs.

C'est comme ça qu'il se bat depuis des années pour le monument érigé par la municipalité d'Alfortville à la mémoire des victimes du génocide arménien actuellement entouré de... poubelles ! (Voir notre encadré.)

Haroutioun Ténékedjian n'est jamais retourné en Arménie. Mais il aime la musique arménienne (qu'il entendait souvent à la radio dans les camps de Turkménistan), les anciennes églises, et l'architecture arménienne en général qui est la « *plus belle du monde* », et il pense que le premier pays à visiter avant la Grèce et l'Égypte, devrait être... l'Arménie !

*Propos recueillis
par Rousane Guréghian*

Livres reçus



*Tous les désirs de
l'âme
Poèmes d'Arménie
Traduits par
Vahé Godel*

Magnifiques
calligraphies de
Aché Achot
Collection
« Les carnets
du calligraphe »

Editions
Albin Michel



Le combat de Haroutioun : convaincre sa municipalité de faire déplacer les poubelles...ou le monument arménien (au fond, à gauche).

